

passé deux ans à Paris où il a travaillé avec les danseurs de l'atelier Carolyn Carlson. *Entendu au Centre culturel canadien, Paris.*

VARIÉTÉS

■ **« Mōman »**, de Louisette Dussault, est le récit mimé d'un voyage en autocar entrepris par une mère et ses deux fillettes de « trois ans et quart ». Comment faire tenir en place pendant quatre heures deux gamines tyranniques dans un habitacle qui n'a pas été conçu pour elles? Entre les réflexions de la vieille fille, celles du marginal attardé et celles du dragueur sournois, « mōman » se débat dans son rôle de mère. Bousculée par les voyageurs et par les enfants, elle



Louissette Dussault.

étouffe et se mortifie : comment satisfaire tout le monde? Elle en vient à se souvenir d'un incident avec sa propre mère. Les «retours en arrière» affluent et se télescopent. L'évidence apparaît, effarante, et mōman se veut « femme nouvelle née ». Elle se lève et apostrophe les voyageurs ébahis, témoins de sa délivrance. A travers sa prise de conscience, Louisette Dussault vit intensément son propre exorcisme. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ **« Les Mimes électriques »**. Patrice Arbout et Bernard Carez, dits les Mimes électriques, offrent un spectacle comique d'un genre nouveau où le mime, traditionnellement silencieux, s'associe au bruit en un mélange explosif. Les deux compères recréent tous les sons d'une scène qu'ils recomposent en même temps dans sa gestuelle. Ils murmurent, ils sussurent, ils grognent; les voilà qui crient et qui

hurlent; ils vocifèrent. C'est hallucinant. Vous croyez peut-être que la chasse au canard est une activité silencieuse, à l'affût, tapie dans les hautes herbes? Les



« Les Mimes électriques » : Patrice Arbout et Bernard Carez.

Mimes électriques font découvrir le bruissement des sons et des mouvements. La chasse au canard devient une aventure picaresque et bruyante où le chasseur frôle la crise d'apoplexie. Sur un rythme assourdissant, les Mimes électriques analysent ce qui pour nous n'est que bourdonnement confus et bruits... que l'on n'entend pas. L'effet est désopilant. Tous ces personnages se trouvent pris par le vertige du pouvoir, mêlés à une folie féroce et bestiale. Les bouffonneries des Mimes électriques ont l'acidité du vitriol. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ **Michel Léveillé**. Il entre en scène, guitare à la main. Regard souriant sur le public. Vous êtes venus... « ça c'est plaisant ». Aussitôt, chanson sur le printemps, là-bas près du ruisseau. On est amoureux, l'atmosphère est chaude et vivante. A force de blagues, de jeux de mains et de voix, Léveillé vous entraîne dans un monde lointain et insolite. Ce pays de Cocagne est accessible à tous, dit « Ti-Jean ». Il est là où chacun veut un bonheur fait de petits moments importants et délicieux, sans apprêt. Soyons simples et, pourquoi pas, sérieux. Pour une histoire de poêle, le cordonnier bouda sa femme qui le lui rendit bien. Ils vécurent avec une naïve finesse les difficiles épreuves de l'égalité des sexes. L'amour qui mise sur « la coexistence pacifique entre deux systèmes nerveux » est une entreprise hasardeuse s'il en est. Quand on rêve de bon sens, on trouve de multiples occasions de s'amuser du comportement humain, à coups

de giges et de turluttes. Écoutez le « grand violoncelliste » : il joue, sans cordes, en un concert ultime. Échec aux plagiaires indécadents. Mime des mains qui s'envolent. « Quel son! », crie la foule enthousiaste. *Vu au Forum des halles, Paris, dans le cadre des Journées canadiennes.*

THÉÂTRE

■ **« Un jeu d'enfants »**. Face à l'incurie des adultes, deux enfants lassés de jouer dans un appartement trop étroit tentent de rentrer en possession de la seule aire de jeu du quartier : la cour de l'école que la municipalité a transformée en parking. Ce combat de David contre Goliath est vu avec humour, volontiers traité en satire de l'âge adulte. La Comédie de Créteil a compris la pièce comme une comédie musicale chantée et jouée sur des rythmes divers transformés en clins d'œil (bossa nova, béguines, blues). Le décor



« Un jeu d'enfants ».

figure un monde rafistolé et encombré de vieilles voitures transformées en appartement. Destinée aux enfants à partir de sept ans, cette création illustre un style de théâtre connu en Suède à la fin des années soixante et que défend le Théâtre de quartier de Montréal. Le jeu théâtral et le texte, souvent créé par les acteurs, doivent servir à un dialogue de fond avec les enfants et les moins jeunes. Installé au cœur de Montréal, le Théâtre de quartier entend vivre avec la

ville, se faire l'écho de ses problèmes. *Vu au Théâtre présent, Paris.*

■ **« Cendrillon »**. Produite par le Conseil des arts du Canada, qui l'a créée en 1979 au Festival d'Ottawa, « Cendrillon » est revenue sur une scène parisienne après plus de soixante-dix ans d'exil. L'opéra, inspiré du conte de Perrault et remanié dans un sens optimiste par le librettiste Henri Cain, a connu une destinée à éclipses. Créé en 1899, il fut accueilli avec faveur par un public qu'enchantait l'appel au rêve du thème et la fantaisie de l'écriture musicale de Massenet. « Cendrillon » ouvre la période dite «néo-classique» d'un



Cendrillon vue par Brian Mac Donald.

auteur au faite de sa gloire après les succès de « Manon » (1884) et de « Werther » (1893). Brian Mac Donald, metteur en scène et chorégraphe canadien, a réglé le spectacle. La distribution est double, comme le veut la règle du Théâtre musical de Paris : aux côtés de vedettes habituées des grandes scènes (Maureen Forrester, Louis Quilico), de jeunes chanteurs, à la tête de leur génération. « Cendrillon » est chantée par Faith Echam et Karen Hunt. « La Fée » est Anne-Marie Rodde ou Ruth Welting. Dans un décor très dix-neuvième siècle par la somptuosité et l'exubérance, Perrault apparaît sous un jour nouveau. Les lourds vêtements, aux allures élisabéthaines, les cinq décors escamotables et le carrosse de légende, autant d'éléments qui enrichissent le mythe de l'Aurore et du Soleil. *Vu au Théâtre musical de Paris (Châtelet).*